





# SUR LES OSSEMENTS DES MORTS

DU MÊME AUTEUR

*Récits ultimes*, Les Éditions Noir sur Blanc, 2007  
*Les Pègrins*, Les Éditions Noir sur Blanc, 2010

OLGA TOKARCZUK

SUR LES OSSEMENTS  
DES MORTS

*Traduit du polonais par Margot Carlier*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Prowadź swój pług przez kości umarłych*

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut polonais du livre,  
dans le cadre du © POLAND Translation Program

© by Olga Tokarczuk 2009. First published in Poland  
by Wydawnictwo Literackie, 2010.

**INSTYTUT KSIĄŻKI**



**© POLAND**

© 2012, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne  
pour la traduction française.

ISBN : 978-288250-260-5

*À Zbyszek et Agata*



## Et maintenant, faites attention !

*« Hier soumis, voué au péril de sa route,  
L'Homme juste allait d'un bon pas au long  
De la Vallée de la Mort. »*

Je suis à présent à un âge et dans un état de santé tel que je devrais penser à me laver soigneusement les pieds avant d'aller me coucher, au cas où une ambulance viendrait me chercher en pleine nuit.

Si seulement ce soir-là j'avais consulté l'éphéméride pour voir ce qui se passait dans le ciel, je ne me serais sans doute pas couchée du tout. Or je m'étais endormie d'un sommeil de plomb ; j'avais pris à cet effet une petite tisane de houblon avec en plus deux cachets de valériane. Aussi, lorsque je fus réveillée au beau milieu de la nuit par des coups à la porte – violents et sans retenue aucune, donc forcément de mauvais augure –, j'ai eu du mal à reprendre mes esprits. J'ai sauté hors de mon lit en peinant à garder l'équilibre une fois debout, car mon corps endormi et tremblant ne parvenait pas à quitter l'innocence du

sommeil pour passer à l'état de veille. J'ai ressenti une faiblesse, j'ai vacillé comme si j'allais tomber dans les pommes. Hélas, cela m'arrive ces derniers temps, sans doute une conséquence de mes maux. J'ai dû me rasseoir et répéter à plusieurs reprises : « Je suis à la maison, il fait nuit, quelqu'un frappe à la porte », avant de parvenir tant bien que mal à apaiser mes nerfs. Tout en cherchant mes chaussons dans le noir, j'ai entendu celui qui avait cogné à ma porte contourner la maison en grommelant quelque chose. En bas, dans le placard des compteurs d'électricité, je garde un gaz paralysant que m'avait jadis donné Dionizy, à cause des braconniers – j'y ai tout de suite pensé. J'ai réussi à retrouver à tâtons la forme familière et froide de l'atomiseur, et c'est ainsi armée que j'ai allumé la lumière à l'extérieur. J'ai regardé le perron par une petite fenêtre latérale. La neige a crissé, et dans mon champ de vision est apparu mon voisin, celui que je surnomme Matoga. Il maintenait serrés contre ses hanches les pans de son vieux manteau en peau de mouton dans lequel je le voyais parfois travailler aux abords de sa maison. De sous le manteau dépassaient les jambes d'un pyjama rayé, et des pieds chaussés de gros godillots de randonnée.

– Ouvre, dit-il.

C'est avec un étonnement non dissimulé qu'il a regardé mon léger tailleur en lin (pour dormir, je porte des habits dont le Professeur et son épouse avaient voulu se débarrasser à la fin de l'été, cela me rappelle l'ancienne mode et les années de ma jeunesse – je joins ainsi l'utile à l'affectif), puis il est entré sans même y être invité.

– Habille-toi, s'il te plaît, Grand Pied est mort.

Sous le choc, j'ai perdu un instant l'usage de la parole ; sans un mot, j'ai enfilé mes bottes en caoutchouc et la première polaire attrapée au portemanteau. Dehors, dans le rai de lumière projeté par la lampe du perron, la neige

se transformait en une douche lente et soporifique. Matoga se tenait en silence à mes côtés, grand, mince, osseux, telle une silhouette esquissée en quelques rapides coups de crayon. À chacun de ses mouvements, un peu de neige tombait de son manteau; il ressemblait à un gâteau saupoudré de sucre glace.

– Comment ça, « il est mort » ? ai-je fini par demander, la gorge serrée, en rouvrant la porte, mais Matoga ne m’a pas répondu.

En général, il est très peu loquace. Selon moi, il doit avoir Mercure en Capricorne, un signe de silence, ou bien en conjonction, en carré ou peut-être en opposition avec Saturne. Cela pourrait être aussi un Mercure rétrograde – ce qui est typique pour un introverti.

À peine sortis de la maison, nous avons été saisis par cet air glacé et humide qui, hiver après hiver, nous rappelle que le monde n’a pas été créé pour l’homme et nous démontre durant une bonne partie de l’année à quel point il nous est hostile. Le froid nous mordit brutalement les joues, tandis que des nuées blanches s’échappaient de nos lèvres. La lumière du perron s’était éteinte automatiquement et nous avançons à travers une neige crissante dans le noir complet, exception faite de la lampe frontale de Matoga, qui trouait les ténèbres d’un petit point mobile, progressant juste devant lui. Moi, je trottais derrière, dans la pénombre.

– Tu n’as pas de torche ? demanda-t-il.

J’en avais une, bien sûr, mais pour savoir où elle était, il m’aurait fallu attendre le matin et la lumière du jour. C’est le propre des lampes-torches, elles ne sont visibles que lorsqu’il fait clair.

La maison de Grand Pied se trouvait un peu à l’écart des autres habitations, plus en hauteur. C’était l’une des trois maisons occupées à l’année. Grand Pied, Matoga et moi étions les seuls à vivre ici sans craindre l’hiver; les

autres habitants purgeaient leurs tuyauteries, fermaient soigneusement leurs maisons et regagnaient la ville dès le mois d'octobre.

À présent, nous devons nous écarter quelque peu de la route déblayée qui traversait notre bourgade et se divisait en plusieurs petits chemins menant à chacune des habitations. Frayé dans une épaisse couche de neige, le chemin conduisant chez Grand Pied était si étroit que nous étions obligés d'aligner nos pas en nous efforçant de ne pas perdre l'équilibre.

– Ça n'est pas beau à voir, me prévint Matoga, avant de se tourner vers moi et de m'éblouir complètement.

Je ne m'attendais pas à autre chose. Il s'est tu un moment, puis a repris, comme pour se justifier :

– J'ai été alerté par la lumière dans sa cuisine et les aboiements déchirants de sa chienne. Tu n'as rien entendu, toi ?

Non, je n'avais rien entendu du tout. Je dormais à poings fermés, abruti par le houblon et la valériane.

– Où est-elle maintenant, cette chienne ?

– Je l'ai prise chez moi, je lui ai donné à manger, elle s'est un peu calmée.

Puis, de nouveau, un moment de silence.

– Il avait l'habitude de se coucher tôt et d'éteindre la lumière par économie, mais là, ça restait allumé. Une traînée de lumière sur la neige. Bien visible de la fenêtre de ma chambre. Je suis donc allé voir, me disant qu'il s'était endormi après avoir trop bu, ou qu'il faisait encore des misères à son chien, vu ses hurlements.

Nous venions juste de dépasser la vieille étable en ruine lorsque la lampe frontale de Matoga débusqua dans le noir deux paires d'yeux brillants, d'un vert pâle, fluorescent.

– Regarde, les biches, murmurai-je, tout excitée, en saisissant la manche de son manteau. Elles sont venues si près de la maison. N'ont-elles pas peur ?

Les biches se tenaient dans la neige qui leur arrivait presque jusqu'au ventre. Elles nous observaient avec le plus grand calme, comme si nous les avions surprises au beau milieu d'un rituel dont le sens nous échappait totalement. Il faisait noir, aussi n'ai-je pas été en mesure de reconnaître s'il s'agissait des Demoiselles venues ici en automne dernier depuis la Tchéquie, ou bien de bêtes arrivées récemment. Et pourquoi étaient-elles deux seulement? Celles de l'an dernier étaient au moins quatre.

– Rentrez chez vous, lançai-je en agitant les bras.

Elles tressaillirent, mais sans bouger d'un pas pour autant. De leur regard impassible, elles nous suivirent jusqu'à la porte. J'en ai eu des frissons.

Pendant ce temps, Matoga tapait énergiquement du pied devant l'entrée de la maison délabrée, pour enlever la neige de ses chaussures. Les petites fenêtres avaient été calfeutrées avec des feuilles de plastique et du papier, la porte en bois était recouverte de carton goudronné.

Des deux côtés de l'entrée s'entassait du bois de chauffe, un tas de bûches aux formes irrégulières. L'intérieur était déplaisant, à donner la nausée. Crasseux et mal entretenu. Partout, on sentait une odeur d'humidité, de bois et de terre – une terre mouillée, vorace. La fumée avait depuis longtemps imprégné les murs d'une couche grasse.

La porte de la cuisine était entrouverte et j'ai tout de suite vu le corps de Grand Pied étendu sur le sol. Je l'ai à peine effleuré du regard que mes yeux se sont détournés aussitôt. Un moment a passé avant que je ne puisse le regarder de nouveau. C'était terrible à voir.

Recroquevillé sur lui-même, il gisait dans une position bizarre, les mains autour du cou, comme s'il avait voulu arracher un col trop serré. Je m'en suis approchée doucement, comme hypnotisée. J'ai vu ses yeux ouverts qui

fixaient un vague espace sous la table. Son maillot sale était déchiré au niveau de la gorge. On aurait dit que le corps avait livré une lutte contre lui-même avant de s'écrouler, vaincu. J'étais pétrifiée d'horreur, mon sang s'est figé dans mes veines, puis j'ai eu l'impression qu'il se retirait au fin fond de mon corps. Et dire que, hier encore, je l'avais vu vivant.

– Mon Dieu ! Que s'est-il passé ? bredouillai-je.

Matoga haussa les épaules.

– Je n'arrive pas à joindre la police, je ne capte que le réseau tchèque.

J'ai sorti mon portable pour composer le numéro que j'avais vu à la télé : 997. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu la voix tchèque d'un répondeur automatique. Rien de plus normal ici. Les réseaux se déplacent sans se soucier des frontières entre les États. Parfois la frontière entre deux opérateurs se tient pour un temps dans ma cuisine, il arrive également qu'elle se fixe pour plusieurs jours devant la maison de Matoga, ou sur sa terrasse, mais il est difficile de comprendre son caractère chimérique.

– Tu aurais dû monter sur le coteau, au-dessus de la maison, dis-je (conseil un peu tardif, je dois le reconnaître).

– Avant qu'ils n'arrivent, il va se raidir complètement, constata Matoga sur un ton que je n'aimais pas du tout chez lui, comme s'il avait la science infuse. Puis il retira sa peau de mouton et la posa sur le dossier d'une chaise. Nous ne pouvons pas le laisser ainsi. Il est dans un sale état, c'était tout de même notre voisin.

Je regardais le pauvre cadavre recroquevillé de Grand Pied et j'avais du mal à croire qu'hier encore cet homme me faisait peur. Je ne l'aimais pas. Et c'est peu dire. Je le trouvais franchement répugnant, horrible. En vérité, je ne le considérais pas comme un être humain. À présent, petit, malingre, impuissant et inoffensif, il gisait sur le parquet taché, dans des sous-vêtements sales. Un simple

fragment de matière que des transformations difficiles à concevoir avaient réduit à l'état d'objet fragile et séparé de tout. J'ai ressenti de la tristesse, une immense tristesse, car même un individu aussi immonde que lui ne méritait pas la mort. Qui la mérite, d'ailleurs ? Je connaîtrai moi aussi le même sort, tout comme Matoga, et les biches... Un jour, nous serons tous des cadavres.

J'ai regardé Matoga, espérant trouver chez lui une consolation, mais il était déjà en train d'arranger tant bien que mal les draps défaits d'un divan dégingué, alors j'ai essayé de me consoler toute seule. Je me suis dit que la mort de Grand Pied était peut-être une bonne chose au fond. Elle l'avait libéré du désordre constant de sa propre vie. En même temps, elle avait libéré d'autres êtres vivants. Eh bien, oui ! j'ai réalisé soudain combien la mort pouvait être bonne et juste, à l'instar d'un produit désinfectant ou d'un aspirateur. C'est exactement ce que j'ai pensé, je l'avoue, et je le pense encore.

Grand Pied était mon voisin. Nos maisons se trouvaient à quelque cinq cents mètres de distance, mais j'entretenais peu de contacts avec lui. Heureusement. Je le voyais de loin surtout, sa silhouette menue, anguleuse, un peu chancelante, se mouvait dans le paysage. En marchant, il se murmurait toujours quelque chose à lui-même, de sorte que l'acoustique venteuse du plateau portait parfois jusqu'à mes oreilles des bribes de son monologue, au fond très simple et peu varié. Son vocabulaire se composait essentiellement de jurons, auxquels il associait des noms propres.

Il connaissait la moindre parcelle de cette terre, il y était né, paraît-il, et n'avait jamais voyagé au-delà de la ville de Kłodzko. Il savait tout de la forêt – ce qui rapportait le plus, ce qui pouvait se vendre et à qui. Champignons, myrtilles, bois volé, fagots, collets, rallye annuel de voitures tout-terrain, parties de chasse. La forêt le faisait

vivre, ce gnome. Il se devait donc de la respecter, mais ne la respectait pas. Une fois, durant la sécheresse du mois d'août, il avait mis le feu à un bosquet de myrtilles. J'avais appelé les pompiers, mais nous n'avions pas réussi à sauver grand-chose. Je n'ai jamais su pourquoi il l'avait fait. L'été, il parcourait la forêt, une scie à la main, et coupait des arbres gorgés de suc. Quand je lui en avais gentiment fait la remarque, il avait eu bien du mal à maîtriser sa colère et m'avait lancé un simple et direct : « Va te faire voir, vieille peau ! » Enfin, c'était un peu plus vulgaire. Il arrondissait ses fins de mois en volant, chapardant, pillant la forêt ; dès qu'un vacancier laissait dehors une torche ou une cisaille, Grand Pied flairait aussitôt l'occasion et les subtilisait sans attendre, pour ensuite les revendre en ville. Selon moi, il aurait plus d'une fois mérité une punition, voire même la prison. J'ignore pourquoi il n'a jamais subi la conséquence de ses actes. Peut-être était-il sous la protection des anges ; il arrive parfois qu'ils s'engagent du mauvais côté.

Je savais également qu'il pratiquait toutes sortes de braconnages. Il considérait la forêt comme sa cour de ferme ; tout lui appartenait. C'était un pillard.

À cause de lui, j'ai souvent passé des nuits blanches. D'impuissance. J'avais plusieurs fois appelé la police ; quand enfin quelqu'un décrochait, il enregistrait gentiment ma plainte, mais l'affaire restait sans suite. Pendant ce temps, Grand Pied reprenait de plus belle ses tours dans la forêt, un chapelet de collets sur le bras, en maugréant. Telle une petite divinité malfaisante. Cruelle et imprévisible. Il était toujours légèrement éméché, ce qui devait sans doute exacerber sa mauvaise humeur. Tout en marmottant, il donnait des coups de bâton sur les troncs d'arbres, comme s'il voulait les chasser de son chemin. On aurait dit qu'il était né en état d'ébriété. Que de fois ai-je refait son itinéraire, ramassant ses pièges, de

grossiers collets de fil de fer reliés à de jeunes arbres recourbés en flexion, de sorte que l'animal pris soit d'abord projeté en l'air, comme par un lance-pierres, avant de pendre au bout d'une corde. Parfois, je trouvais des animaux morts – lièvres, blaireaux, chevreuils.

– Il faut le déplacer sur le divan, dit soudain Matoga.

Cela ne m'a pas plu. Je n'aimais pas l'idée de devoir le toucher.

– Je pense que nous devrions attendre l'arrivée de la police, déclarai-je, mais Matoga avait déjà fait de la place sur le divan et retroussait ses manches en me fixant de ses yeux clairs.

– Toi, tu ne voudrais pas qu'on te retrouve dans cet état-là. C'est proprement inhumain.

Il avait raison, le corps humain est inhumain. Surtout quand il est mort.

N'était-ce pas un sombre paradoxe que de devoir nous occuper de la dépouille de Grand Pied? Pourquoi nous avait-il laissé ce dernier désagrément? Précisément à nous, ses voisins, qu'il ne respectait pas, n'aimait pas et considérait comme des moins que rien.

Selon moi, la mort devrait aboutir à l'annihilation de la matière. Pour le corps, ce serait de loin la meilleure solution. De cette façon, les corps annihilés reviendraient directement dans les trous noirs dont ils sont issus. Les âmes, à la vitesse de la lumière, iraient vers la lumière. Si tant est que l'âme existe.

C'est donc au prix de terribles efforts que j'ai consenti à faire tout ce que me disait Matoga. Nous avons saisi le corps par les bras et les pieds et l'avons transporté jusqu'au canapé. J'ai réalisé avec stupeur que le cadavre était lourd, mais il ne semblait pas vraiment inerte, plutôt obstinément rigide, rêche comme des draps amidonnés tout juste passés à la calandre. J'ai entrevu ses chaussettes, ou plus exactement ce qu'il portait aux pieds et qui faisait

office de chaussettes : des chiffons crasseux, des bandes de draps déchirés, d'une teinte grisâtre et couvertes de taches. J'ignore pourquoi la vue de ces chiffons m'a si profondément bouleversée, frappée en pleine poitrine, au plexus, secouant tout mon corps de sorte que je n'arrivais plus à contenir mes sanglots. Matoga me lança un regard glacial, fugace et réprobateur.

– Il va falloir l'habiller avant qu'ils arrivent, dit-il.

J'ai bien vu que son menton aussi tremblait devant cette misère humaine (même si, pour une raison ou une autre, il refusait de le reconnaître).

Tout d'abord, nous avons essayé de lui enlever son maillot de corps, sale et puant, mais il était impossible de le faire passer par la tête, alors Matoga a sorti un canif très sophistiqué de sa poche et a découpé le tissu au niveau de la poitrine. Et voilà Grand Pied allongé devant nous sur son divan, à moitié nu, velu comme un troll, torse et bras couverts de cicatrices, tatoués d'images indistinctes dont aucune ne me rappelait rien de sensé. Ses yeux mi-clos avaient quelque chose d'ironique pendant que nous cherchions dans l'armoire branlante un vêtement convenable pour le vêtir avant que son corps ne se fige à jamais, revenant ainsi à l'état de ce qu'il avait toujours été, une petite motte de matière. Son slip troué dépassait de son pantalon de jogging argenté, flambant neuf.

Après avoir prudemment défait les bandelettes immondes, j'ai pu voir ses pieds. Quel étonnement ! J'ai toujours pensé que la partie la plus intime et la plus personnelle de notre corps était les pieds, et non les parties génitales, le cœur, ou même le cerveau, organes, somme toute, sans grande importance et que l'on surestime à tort. C'est dans les pieds que se concentre tout le savoir sur l'homme ; c'est vers les pieds que converge l'essentiel de ce que nous sommes et que s'établit notre

rapport à la terre. Le contact avec la terre, son point de jonction avec notre corps, renferme tout le mystère : bien que nous soyons constitués de particules de la matière, nous n'en faisons pas partie, nous en sommes séparés. Les pieds sont notre prise de connexion. À présent, les pieds nus du mort étaient pour moi la preuve de son origine incertaine. Ce n'était pas un humain. Il ne pouvait être qu'une forme innommable, de celles qui – selon notre cher Blake – précipitaient les métaux dans l'immensité et transformaient l'ordre en chaos. Peut-être était-il une sorte de démon. Les êtres démoniaques se reconnaissent toujours à leurs pieds, car ils ont leur propre manière de marquer le sol.

Les pieds du cadavre, longs et étroits, aux orteils fins, aux ongles noircis et difformes, semblaient préhensiles; son gros orteil se détachait des autres, comme le pouce. Ils étaient couverts de poils noirs. A-t-on jamais vu ça? Matoga et moi échangeions des regards dubitatifs.

Au fond d'une armoire presque vide, nous avons trouvé un costume couleur café, à peine taché, qui avait dû très peu servir. Moi, je n'avais jamais vu Grand Pied avec. La plupart du temps, été comme hiver, il portait des bottes en feutre, à la russe, un pantalon élimé assorti à une chemise à carreaux et une doudoune sans manches.

Habiller le mort m'a fait soudain penser à une caresse. À vrai dire, je ne crois pas qu'il ait connu une telle douceur de toute sa vie. Nous le tenions délicatement sous les bras en lui enfilant ses habits. Son poids reposait sur ma poitrine et, après une vague de répulsion tout à fait naturelle, à la limite de la nausée, l'idée m'est venue de blottir ce corps contre moi, de lui tapoter gentiment le dos et de lui susurrer à l'oreille d'une voix rassurante : « Ne t'en fais pas, ça ira. » Je ne l'ai pas fait, à cause de la présence de Matoga. Il aurait pu le prendre pour de la perversion.

Les gestes non accomplis s'étant transformés en pensées, j'ai éprouvé soudain de la pitié pour Grand Pied. Il se peut que sa mère l'ait abandonné et qu'il ait été malheureux tout au long de sa triste vie. De longues années de malheur dégradent l'homme bien plus qu'une maladie mortelle. Je n'ai jamais vu d'invités chez lui, pas de famille, pas d'amis qui seraient venus lui rendre visite. Même ceux qui pratiquaient la cueillette des champignons ne s'arrêtaient jamais devant sa porte pour échanger quelques mots. Les gens avaient peur de lui et ne l'aimaient pas. Je crois qu'il ne fréquentait que les chasseurs, et encore rarement. D'après moi, il devait avoir une cinquantaine d'années. Je donnerais beaucoup pour voir sa huitième maison, peut-être y découvrirais-je Neptune et Pluton en aspect de conjonction, avec Mars placé quelque part dans l'ascendant; toujours est-il qu'avec sa scie dentée entre ses mains noueuses, il faisait penser à un prédateur ne vivant que pour semer la mort et infliger la souffrance.

Afin de lui enfiler sa veste, Matoga fut obligé de le soulever et de le mettre en position assise, et nous avons alors remarqué que sa langue enflée retenait quelque chose dans sa bouche. Après un moment d'hésitation, la main tremblante et les dents serrées de dégoût, j'ai réussi à attraper délicatement l'objet par son extrémité et j'ai vu que je tenais entre mes doigts un petit os, long, fin et pointu comme un poignard. La bouche du mort laissa échapper un gargouillis rauque et de l'air, suivis d'un sifflement léger ressemblant à un soupir. Nous bondîmes en arrière en lâchant le corps. Matoga devait sans doute ressentir la même chose que moi : l'horreur. D'autant plus qu'entre les lèvres de Grand Pied apparut du sang rouge foncé, presque noir. Un petit ruisseau funeste coulait de sa bouche.

Nous étions pétrifiés de frayeur.

– Eh bien ! constata Matoga d’une voix chevrotante, il s’est étranglé. Il s’est étranglé avec un os. L’os lui est resté en travers de la gorge, il s’est coincé dans sa gorge, répétait-il nerveusement. Puis, comme pour se rassurer, il ajouta : Au boulot ! Ce n’est certes pas une partie de plaisir, mais nos devoirs envers notre prochain ne sont pas toujours agréables.

À l’évidence, il s’était octroyé le rôle de chef dans cette équipée nocturne, et je n’ai pu qu’obtempérer.

Nous avons donc entrepris le travail, ô combien ingrat ! de faire entrer Grand Pied dans son costume couleur café et de l’allonger ensuite dans une position convenable. Cela faisait des lustres que je n’avais pas touché un corps étranger, et encore moins un mort. Je sentais la rigidité l’envahir progressivement ; à chaque minute, il se pétrifiait un peu plus, c’est pourquoi nous nous activations tant. Lorsque Grand Pied fut enfin allongé, paré de son costume du dimanche, son visage avait perdu toute expression humaine. Il était devenu un vrai cadavre, sans l’ombre d’un doute. Seul son pouce droit, refusant d’adopter la position usuelle des mains gentiment croisées sur la poitrine, pointait vers le haut, comme s’il essayait de capter notre attention, d’interrompre un instant nos efforts empressés et nerveux. « Et maintenant, faites attention ! disait ce pouce. Faites bien attention, car vous voilà face à quelque chose que vous ne pouvez voir, le point de départ d’un processus qui vous est inaccessible et qui pourtant mérite réflexion. Car il nous a tous réunis en ce lieu et en cet instant, dans cette petite maison du plateau, en pleine nuit, au milieu de la neige. Moi, un cadavre, et vous, des êtres humains vieillissants et d’une importance relative. Mais ce n’est qu’un début. C’est maintenant seulement que tout va commencer. »

Nous nous tenions dans la pièce froide et humide, dans ce néant glacial survenu à l'heure bleue, une heure trouble et imprécise, et je me suis dit que cette chose qui s'en allait du corps entraînait avec elle toute une partie du monde ; peu importe qu'elle soit bonne ou mauvaise, coupable ou vertueuse, elle laissait toujours derrière elle un grand vide.

J'ai regardé par la fenêtre. L'aube commençait à poindre, remplissant peu à peu ce vide de flocons de neige. Ils tombaient lentement, louvoyaient dans l'air, tourbillonnaient sur eux-mêmes, semblables à des plumes légères.

Grand Pied était parti, et il était donc difficile de lui garder quelque rancune que ce soit. Restait son corps inanimé, habillé d'un costume. À présent, il paraissait apaisé et content, comme si son esprit se réjouissait de s'être enfin libéré de la matière, tandis que la matière se félicitait d'avoir été débarrassée de l'esprit. En un bref instant, un divorce métaphysique venait de se produire. Fini.

Puis nous nous sommes assis devant la porte ouverte de la cuisine, et Matoga empoigna la bouteille de vodka entamée qui se trouvait sur la table. Il dégota un verre propre et le remplit – pour moi d'abord, puis pour lui-même. À travers les fenêtres enneigées, le jour filtrait doucement, laiteux comme les ampoules d'un hôpital, et c'est dans cette lumière que j'ai vu Matoga : il n'était pas rasé, ses poils paraissaient aussi gris que mes cheveux, son pyjama délavé et fripé dépassait de son manteau en peau de mouton qui était couvert de taches de toutes sortes.

J'ai avalé une bonne rasade de vodka qui m'a réchauffée de l'intérieur.

– Je crois que nous avons accompli notre devoir envers lui. Autrement, qui l'aurait fait ? dit Matoga en s'adressant plutôt à lui-même qu'à moi. Ce n'était qu'un pauvre petit salopard, mais bon.

Il s'est versé un deuxième verre et l'a avalé cul sec en faisant la grimace. On voyait bien qu'il n'était pas rompu à la boisson.

– Je vais passer un coup de fil.

Sur ce, il est sorti. J'ai pensé qu'il avait mal au cœur.

Je me suis levée et j'ai balayé du regard le terrible désordre qui régnait dans la pièce. J'espérais tomber sur la carte d'identité de Grand Pied, avec sa date de naissance. Je voulais tout savoir, vérifier ses comptes.

Sur la table recouverte d'une toile cirée usée était posé un plat en fonte contenant des morceaux cuits d'un animal; à côté, le bortsch somnolait dans une casserole sous une couche de graisse blanche. Une tranche de pain coupée dans une miche, du beurre avec son papier doré. Au sol, sur le linoléum troué, traînaient quelques restes de l'animal, ils étaient probablement tombés de la table en même temps que l'assiette, le verre et les gâteaux – le tout écrasé, collé au sol, immonde.

Soudain, sur un plateau en fer-blanc posé sur le rebord de la fenêtre, j'ai aperçu quelque chose que mon cerveau a mis un bon moment à reconnaître, tant il s'y refusait : une tête de biche tranchée net. Avec les quatre pattes placées à côté. Ses yeux mi-clos avaient dû suivre depuis le début tous nos faits et gestes.

Eh oui, c'était bien l'une de ces Demoiselles affamées qui, durant l'hiver, se laissaient facilement appâter par des pommes gelées et qui, une fois prises au piège, mouraient dans des souffrances atroces, étranglées par un fil de fer.

Lorsque j'ai fini par réaliser ce qui s'était passé ici, je fus saisie de terreur. Il a donc pris la biche dans ses collets, l'a tuée et a découpé son cadavre, puis il l'a fait cuire et l'a mangée. Un être vivant en a mangé un autre, dans la nuit, dans le calme et le silence. Personne n'a protesté, la foudre n'est pas tombée. Et pourtant le châtiment a

frappé le démon, même si sa mort n'était pas l'œuvre d'un homme.

Les bras tremblants, j'ai vite ramassé les restes et les petits os que j'ai rassemblés en un seul tas, pour les ensevelir. J'ai trouvé un vieux sac en plastique dans lequel j'ai déposé ces os, un à un, comme dans un linceul. Et la tête aussi, avec la plus grande précaution.

Je voulais tellement connaître la date de naissance de Grand Pied que je me suis mise à chercher nerveusement sa carte d'identité – sur le buffet, dans de vieux papiers, des journaux, parmi les feuilles de calendrier. Puis j'ai fouillé les tiroirs : c'est là que les paysans gardent habituellement leurs documents importants. Et c'est là qu'elle se trouvait, dans un porte-carte vert, périmée sans doute. Sur la photo, Grand Pied devait avoir une vingtaine d'années, il présentait un long visage asymétrique et des yeux plissés. À l'époque déjà, il n'était pas beau. Avec un bout de crayon, j'ai noté ses date et lieu de naissance. Grand Pied était né le 21 décembre 1950. Ici même.

Je dois préciser que le tiroir contenait autre chose encore : un paquet de photos, récentes et en couleurs. Je les ai regardées vite fait, machinalement, toutefois l'une d'elles attira mon attention. Je l'ai donc regardée de plus près, avant de la reposer... Il m'a fallu un certain temps pour comprendre ce que je voyais. Le silence s'est fait autour de moi. Je regardais la photo. Mon corps s'est tendu, j'étais prête à livrer combat. J'avais le vertige, un bourdonnement lugubre montait dans mes oreilles, comme si une armée de plusieurs milliers de personnes avançait à l'horizon – voix, fracas des armes, crissement de roues dans le lointain. La colère fait que l'esprit devient plus clair et pénétrant, elle permet de mieux voir. Elle domine les autres émotions et exerce une maîtrise sur le corps. Pas de doute, c'est de la colère que vient la sagesse, car seule la colère est capable de dépasser toute frontière.

D'une main tremblante, j'ai fourré les photos dans ma poche et j'ai entendu que tout se remettait en marche, les moteurs du monde se rallumaient, sa machinerie s'ébranlait – la porte crissa, une fourchette tomba par terre. Des larmes coulèrent de mes yeux.

Matoga se tenait à la porte.

– Il ne valait pas tes larmes.

Les lèvres pincées, il était en train de composer un numéro avec application.

– C'est toujours le même opérateur tchèque, me lança-t-il. Il va falloir grimper sur la colline. Tu viens avec moi ?

Nous refermâmes doucement la porte avant d'entamer notre route à travers la neige épaisse. Une fois au sommet de la colline, Matoga se mit à tourner sur lui-même, bras tendus, un portable dans chaque main, à la recherche d'un réseau. Devant nous s'étendait la vallée de Kłodzko, baignée dans la lueur grise et argentée de l'aube.

– Salut, fiston, fit Matoga dans l'appareil. Dis, je ne t'ai pas réveillé ?

Une voix indistincte répondit quelque chose que je ne pouvais pas comprendre.

– C'est que notre voisin est mort. Je crois qu'il s'est étouffé avec un os. Dans la nuit.

De l'autre côté, la voix dit encore quelque chose.

– Non, mais je vais les appeler tout de suite. Impossible d'avoir un réseau. Je l'ai habillé avec Madame Doucheyko, tu sais, la voisine (là-dessus, il m'a lancé un regard furtif) ... avant qu'il ne devienne trop rigide...

Puis encore la voix, sur un ton de plus en plus nerveux.

– Bon, de toute façon il est déjà en costume...

À ce moment précis, la personne au téléphone se mit à débiter un tel flot de paroles que Matoga écarta le portable de son oreille en lui jetant un regard dégoûté.

Puis nous avons appelé la police.



## L'autisme testostéronien

*« Un Chien qui meurt de faim sur le seuil de son Maître  
Prédit la ruine de l'État. »*

Je lui étais reconnaissante de m'avoir invitée à venir prendre quelque chose de chaud. J'étais complètement effondrée, et l'idée de rentrer chez moi, dans ma maison froide et vide, m'avait rendue très triste.

Je suis allée saluer la chienne de Grand Pied, qui depuis quelques heures résidait chez Matoga. Elle m'avait reconnue et se montra visiblement réjouie de me voir ici. Elle remuait la queue, ne se souvenant plus, sans doute, de s'être naguère enfuie de chez moi. Certains chiens, tout comme les humains, sont vraiment stupides ; à l'évidence, cette chienne faisait partie du lot.

Nous nous installâmes à la cuisine, devant une table de bois si propre qu'on pouvait y poser sa joue. Ce que je fis.

– Tu es fatiguée ?

Tout ici était clair, propre et chaleureux. Quelle chance que d'avoir une cuisine propre et accueillante.

Personnellement, cela ne m'était jamais arrivé. Je ne savais pas maintenir de l'ordre autour de moi. Et j'ai fini par m'y résigner. Tant pis.

À peine avais-je eu le temps de regarder un peu la pièce qu'un verre de thé se trouvait déjà sur la table. Il était placé dans un joli support métallique à anse, posé sur une soucoupe. Le sucrier contenait du sucre en morceaux – cela m'a rappelé les tendres années de mon enfance et m'a considérablement remonté le moral.

– Peut-être qu'on n'aurait pas dû le bouger, dit Matoga, et il ouvrit le tiroir de la table pour en sortir deux petites cuillers à thé.

La chienne traînait tout le temps dans ses jambes, à croire qu'elle voulait l'obliger à rester dans l'orbite de son petit corps amaigri.

– Tu vas me faire tomber à la fin, lui dit Matoga avec une tendresse un peu fruste.

On voyait bien que c'était la première fois de sa vie qu'il devait s'occuper d'un chien, et il ne savait quel comportement adopter.

– Tu vas l'appeler comment? demandai-je, réchauffée par les premières gorgées de thé qui avaient fait fondre le nœud d'émotion coincé dans ma gorge.

Matoga haussa les épaules.

– Je n'en sais trop rien, peut-être Mouche, ou Boule.

Je n'ai pas réagi, mais je n'appréciais pas pour autant. Ce n'étaient vraiment pas des noms qui convenaient à cette chienne, surtout au vu de ses antécédents. Pour elle, il fallait trouver quelque chose de spécial.

Quel manque d'invention, tous ces noms et prénoms officiels! On ne s'en souvient jamais, tant ils sont banals, détachés de la personne qu'ils sont censés représenter et qu'ils ne représentent en rien. De plus, chaque génération obéit à ses modes, ce qui fait que soudain tout le monde s'appelle Margot ou Gabriel, ou encore – Dieu

vous en préserve! – Janina. C’est pourquoi j’essaie de ne plus employer les noms et les prénoms des gens, mais plutôt des qualificatifs, des épithètes, qui me viennent spontanément à l’esprit lorsque je vois une personne pour la première fois. Je reste persuadée que c’est la façon la plus adéquate d’utiliser une langue, au lieu d’agiter simplement un tas de mots dépourvus de sens. Matoga, par exemple, s’appelle Świerszczyński, c’est en tout cas le nom qui figure sur sa porte, précédé d’un « Ś ». Je me demande s’il existe vraiment un prénom commençant par « Ś ». Quand il se présente, Matoga dit toujours : « Świerszczyński », mais il n’espère sans doute pas que l’on s’écorce la langue à prononcer un mot pareil. Je pense que chacun voit l’autre à sa manière, par conséquent il a le droit de lui octroyer le nom qu’il estime le mieux adapté et le plus opportun. Ainsi portons-nous tous plusieurs noms. En fonction des personnes avec qui nous entrons en relation. Świerszczyński, je l’ai appelé Matoga, et je trouve que ce surnom correspond parfaitement à ses qualités.

En regardant la chienne, j’ai tout de suite eu à l’esprit un prénom humain. Elle avait l’air tellement misérable qu’elle me faisait penser à Marysia, la petite orpheline d’un conte célèbre.

– Dis, elle ne s’appellerait pas Marysia, par hasard?

– C’est possible. Oui, je crois bien. Elle s’appelle Marysia.

De la même manière, j’avais jadis trouvé un sobriquet pour Grand Pied. Ce n’était pas bien compliqué, cela m’était venu tout naturellement après avoir vu les traces de ses pas dans la neige. Au début, Matoga l’appelait « le Poilu », mais il avait vite opté pour « Grand Pied ». Ce qui prouve bien que je lui avais choisi le nom qu’il fallait.

Hélas, j’étais dans l’incapacité totale de choisir un prénom convenable pour moi-même. Quant à celui qui

figure dans mes papiers d'identité, Janina, je le trouve terriblement inapproprié, voire préjudiciable. Je pense que mon véritable prénom est en fait Emilia ou Joanna. Parfois, je me dis que ce doit être Irmtrud. Ou bien Bellone. Ou bien Nemontana.

Il se trouve que Matoga évite de m'appeler par mon prénom. Cela n'est pas anodin. Quand il s'adresse à moi, il se débrouille toujours pour dire « tu » directement.

– Tu vas attendre avec moi jusqu'à ce qu'ils arrivent ?

– Évidemment, ai-je acquiescé de bon cœur.

Et j'ai réalisé soudain que je n'aurais jamais osé l'appeler « Matoga », sauf dans ma tête. Des voisins très proches n'ont pas besoin de prénoms pour s'interpeller. Quand je passe près de sa maison et que je le vois sarcler son potager, je n'ai nul besoin de son prénom pour lui parler. Il existe entre nous une familiarité particulière.

Notre hameau, ce sont les quelques maisons qui se dressent sur le plateau, à l'écart du monde. Le plateau est un parent géologique éloigné du massif des montagnes de la Table ; il est leur annonce lointaine. Avant la guerre, notre lotissement s'appelait Luftzug, c'est-à-dire « courant d'air », et nous avons gardé cette appellation de façon non officielle, car officiellement il ne porte aucun nom. Sur la carte, on distingue juste une route et des maisons, sans inscription aucune. Ici, le vent souffle en continu, des masses d'air se déversent par-dessus la montagne, d'ouest en est, de la Tchèque vers chez nous. En hiver, le vent devient violent et siffle dans les cheminées. En été, il se disperse dans les feuillages qu'il fait bruissier légèrement. Ici, il n'y a jamais de silence. Beaucoup de gens ont les moyens d'avoir une maison principale en ville, et une autre – plus frivole, plus enfantine – à la campagne. C'est exactement l'impression que donnent nos habitations : elles sont infantiles. Petites, tassées, aux toits

raides et aux minuscules fenêtres. Construites avant la guerre, elles ont toutes été disposées de la même façon : deux longues façades tournées vers l'est et vers l'ouest, une courte vers le sud et la quatrième – attenante à la grange – vers le nord. Seule la maison de l'Écrivaine semble un peu plus excentrique, avec ses balcons et ses terrasses ajoutés un peu partout.

Il ne faut pas s'étonner que les gens quittent le plateau durant l'hiver. C'est vraiment difficile de vivre ici d'octobre à avril, j'en sais quelque chose. Chaque année, la neige tombe en abondance et le vent s'emploie à sculpter dans cette masse neigeuse des congères et des dunes. Les derniers changements climatiques ont réchauffé la plupart des endroits, sauf notre plateau. Bien au contraire, la neige y est encore plus abondante, surtout en février, et se maintient plus longtemps. Il n'est pas rare que les températures chutent jusqu'à moins vingt, et l'hiver ne se termine pour de bon qu'au mois d'avril. La route est mauvaise, le gel et la neige ravagent ce que la commune essaie tant bien que mal de réparer avec ses maigres moyens. Pour atteindre l'asphalte, il faut d'abord parcourir quatre kilomètres sur un chemin de terre sillonné d'ornières. De toute façon, inutile d'être pressé, car l'autobus pour Kudowa, situé plus bas, part le matin et ne revient que dans l'après-midi. L'été, quand nos quelques enfants blafards sont en vacances, les bus ne circulent pas. Une route traverse le village, le transformant imperceptiblement, telle une baguette magique, en modestes faubourgs citadins. Il suffit de l'emprunter pour aller jusqu'à Wrocław ou en Tchèque – selon son envie.

Pourtant, certains s'accommodent très bien de cette situation. À ce propos, il y aurait de quoi échafauder plusieurs hypothèses, si l'on voulait perdre son temps à ce genre d'investigations. La psychologie et la sociologie seraient sans doute d'un grand secours pour fournir des

pistes d'analyse ; pour ma part, je trouve le sujet parfaitement inintéressant.

Matoga et moi, par exemple, nous avons le courage de tenir tête à l'hiver. L'expression « tenir tête » n'est d'ailleurs pas très heureuse : nous ne faisons qu'avancer la mâchoire dans un geste guerrier, comme ces hommes rassemblés sur le petit pont du village. Lorsqu'on les défie par une parole de travers, ils répondent avec hargne : « Qu'est-ce t'as, toi ? Hein ? » D'une certaine manière, nous aussi, nous défions l'hiver, simplement il nous ignore, à l'instar du reste du monde, d'ailleurs. Deux vieux excentriques. Hippies sur le retour.

Ici, l'hiver enveloppe tout de son beau manteau blanc, il raccourcit le jour au maximum, de sorte que si par inadvertance on s'attarde trop la nuit, on risque de se réveiller dans l'obscurité de l'après-midi du jour suivant, ce qui – soit dit en passant – m'arrive de plus en plus souvent depuis l'année dernière. Le ciel est suspendu au-dessus de nos têtes, sombre et bas, semblable à un écran sale sur lequel se disputent d'implacables batailles de nuages. C'est bien à cela que servent nos maisons, à nous protéger de ce ciel menaçant, autrement il aurait pénétré l'intérieur même de notre corps où, telle une petite bille de verre, se tapit notre âme. Si tant est qu'elle existe.

J'ignore à quoi Matoga occupe ces longs mois ténébreux, nous n'entretenons pas de relations très proches, même si – soyons honnête ! – j'en espérerais davantage. Nous ne nous croisons qu'une fois de temps en temps et n'échangeons alors que des paroles de politesse. Si nous avons emménagé ici, ce n'est pas pour nous inviter à prendre le thé. Matoga avait acheté sa maison une année après moi, et tout porte à croire qu'il avait décidé d'entamer une nouvelle vie, comme toute personne qui se retrouve à court d'idées et de moyens pour continuer

l'ancienne. Il paraît qu'il a travaillé dans un cirque, mais j'ignore s'il était comptable ou acrobate. Moi, je préfère l'acrobate ; quand je le vois boiter, j'imagine qu'à une époque, à l'apogée des belles années soixante-dix, un incident s'est produit au cours du spectacle, sa main a glissé et raté la barre, le faisant tomber de haut sur le sol recouvert de sciures de bois. Tout bien réfléchi, je dois admettre que le métier de comptable est un bon métier, et que l'amour de l'ordre qui caractérise cette profession force le respect, l'enthousiasme et la plus haute considération. Dans la petite propriété de Matoga, son amour de l'ordre saute aux yeux : le bois de chauffe est soigneusement rangé par cordes. Le tout, disposé en spirale, forme une jolie construction parfaitement proportionnée. On pourrait même la considérer comme une œuvre d'art locale. Je suis très sensible à l'ordre méticuleux qui a produit cette spirale. Lorsque je passe à proximité de sa maison, je m'arrête toujours un instant pour admirer cette édifiante collaboration des mains et de l'esprit qui, à travers une chose aussi banale que du bois de chauffe, parvient à exprimer la perfection du mouvement dans l'univers.

Le chemin devant la maison de Matoga est gravillonné avec une étonnante uniformité, à croire qu'il s'agit d'un gravier particulier, un assemblage de petits cailloux identiques, sélectionnés à la main dans des usines souterraines, creusées sous une roche épaisse et dirigées par des kobolds. Les rideaux accrochés à ses fenêtres affichent une propreté impeccable et leurs plis sont d'une égalité parfaite ; pour obtenir cet effet, il doit utiliser un appareil spécial. Même les fleurs dans son jardin sont d'une qualité exceptionnelle, droites et élancées, comme si elles pratiquaient le fitness.

Alors que Matoga s'affairait dans sa cuisine pour me préparer un thé, je pouvais voir la rangée de verres

parfaitement alignés dans son buffet, ainsi que le napperon d'une propreté immaculée recouvrant la machine à coudre. Il avait donc une machine à coudre ! Honteuse, j'ai dissimulé mes mains entre mes genoux. Cela faisait belle lurette que je ne leur prodiguais plus les soins nécessaires. Pour ne rien vous cacher, j'avoue que mes ongles étaient tout simplement sales.

Lorsqu'il sortit les cuillers à thé, son tiroir s'est ouvert un instant devant moi et j'ai eu du mal à en détacher les yeux. Il était large et plat, comme un plateau de serveur. À l'intérieur, dans différents compartiments, étaient rangés toutes sortes de couverts et autres ustensiles indispensables dans une cuisine. Chaque objet avait sa place, et je dois dire que je n'en connaissais pas la moitié. Les doigts noueux de Matoga ont choisi deux petites cuillers qui ont aussitôt atterri sur les serviettes vert céladon posées devant les tasses. Un peu trop tard, hélas ! j'avais déjà bu mon thé.

Parler avec Matoga était chose difficile. Il était peu loquace ; faute de conversation, il convenait de se taire. Il n'est pas simple de discuter avec certaines personnes, surtout de sexe masculin. J'ai ma théorie sur le sujet. L'âge venant, beaucoup d'hommes souffrent d'une sorte de déficit, que j'appelle « autisme testostéronien ». Il se manifeste par une atrophie progressive de l'intelligence dite sociale et de la capacité à communiquer, et cela handicape également l'expression de la pensée. Atteint de ce mal, l'homme devient taciturne et semble plongé dans sa rêverie. Il éprouve un attrait particulier pour toutes sortes d'appareils et de mécanismes. Il s'intéresse à la Seconde Guerre mondiale et aux biographies de gens célèbres, politiciens et criminels en tête. Son aptitude à lire un roman disparaît peu à peu, étant entendu que l'autisme dû à la testostérone perturbe la perception psychologique des personnages. Selon moi, Matoga souffrait de ce mal.

Mais ce jour-là, à l'aube, il était difficile d'attendre la moindre éloquence de l'un ou l'autre. Nous étions complètement éteints.

D'un autre côté, j'éprouvais un grand soulagement. Parfois, quand on réfléchit de façon plus large, en faisant fi de certaines habitudes de l'esprit, et que l'on se penche plutôt sur l'examen des actes, on peut arriver à la conclusion que la vie d'une personne n'est pas forcément bonne pour les autres. Je pense que, sur ce point, tout le monde me donnera raison.

J'ai demandé un autre thé, j'avais très envie de le touiller avec la belle petite cuiller.

– Un jour, je suis allée à la police pour déposer une plainte contre Grand Pied, annonçai-je.

Occupé à essayer méticuleusement une assiette à dessert, Matoga s'interrompit un instant.

– À cause du chien ?

– Oui. Et aussi à cause du braconnage. J'ai également écrit des lettres de dénonciation.

– Et alors ?

– Alors, rien.

– Tu veux dire que tu es contente qu'il soit mort ?

C'était l'année dernière, avant Noël. Je m'étais rendue au village pour signaler le problème. Jusqu'à présent, je m'étais limitée à envoyer des lettres. Personne ne m'avait d'ailleurs jamais répondu, alors qu'il est du devoir de toute administration de répondre aux citoyens. Le commissariat était petit et me rappelait les maisons individuelles de l'époque communiste, construites avec des matériaux de récupération piqués à droite et à gauche – des maisons laides et tristes. C'était précisément l'ambiance qui régnait ici. Les murs couverts de peinture à l'huile étaient tapissés de feuilles de papier qui portaient toutes l'inscription « Avis au public ». De vous à

moi, quelle formulation horrible ! Il faut dire que la police emploie toujours un grand nombre de mots particulièrement hideux, comme « préposé », « commis », ou « concubin ».

Dans ce temple de Pluton, j'avais d'abord failli être éconduite par un jeune homme assis derrière une petite cloison en bois, puis par l'un de ses supérieurs. J'avais lourdement insisté pour voir le Commandant, persuadée qu'ils finiraient bien par perdre patience et me laisseraient lui parler. J'ai dû attendre longtemps, et je me disais que le magasin allait fermer alors que j'avais encore des courses à faire. Puis la nuit était tombée, ce qui signifiait qu'il était environ quatre heures de l'après-midi et que j'avais déjà attendu deux longues heures.

Finalement, peu avant la fin du service, une jeune femme était apparue dans le couloir en m'annonçant :

– Je vous en prie, vous pouvez entrer.

Comme j'étais perdue dans mes pensées, il me fallut un peu de temps avant de recouvrer mes esprits. Tout en essayant de me concentrer, je suivis la femme à l'étage, où le chef de la police locale avait son bureau.

Le Commandant était un homme corpulent, de mon âge environ, mais il s'adressait à moi comme si j'étais sa mère, voire même sa grand-mère. Il me gratifia d'un regard furtif, avant de me lancer :

– Elle peut s'asseoir.

Puis, ayant senti que cette tournure à la troisième personne trahissait ses origines paysannes, il se racla la gorge et se corrigea :

– Asseyez-vous.

J'avais l'impression d'entendre ses pensées : il devait m'appeler « pauvre vioque », qualificatif qu'il remplaçait sans doute par « harpie » dès que mon réquisitoire s'enflammait. « Vieille harpie exaltée », « foldingue ». J'étais parfaitement consciente de l'aversion avec laquelle il

observait mes gestes et jugeait (négativement) mon apparence. Il n'aimait ni ma coiffure, ni mes habits, ni mon entêtement. Me dévisageait avec un dégoût grandissant. Mais, moi aussi, j'avais des informations sur lui : apoplectique, il abusait de la boisson et avait un faible pour les mets bien gras. Durant ma harangue, sa grosse tête chauve avait rougi, sa nuque et son nez étaient devenus pourpres, tandis que sur ses joues apparaissaient des rosaces de couperose, tel un singulier tatouage de guerre. À l'évidence, il avait l'habitude de diriger et de faire obéir les autres, et il se mettait facilement en colère. Type jupitérien.

Je voyais également qu'il ne comprenait pas tous mes propos : d'abord, pour la bonne et simple raison que j'employais des arguments qui lui étaient étrangers, mais aussi parce qu'il connaissait peu de mots. Il faisait partie de ces hommes qui méprisent ce qu'ils ne connaissent pas.

– Il constitue un véritable danger pour un grand nombre d'êtres humains et d'animaux, dis-je en conclusion de ma plainte contre Grand Pied, au cours de laquelle j'avais pu détailler mes observations et mes soupçons.

Il devait se demander si je me moquais de lui ou s'il était tombé sur une vraie folle. Pour lui, il n'y avait pas d'autre éventualité. Voyant le sang lui monter subitement au visage, je n'avais plus l'ombre d'un doute : c'était un exemple type de pycnique, qui finirait par mourir d'une congestion cérébrale.

– Nous ignorions totalement qu'il braconait. On va s'en occuper, dit-il, les dents serrées. Rentrez chez vous et ne vous en préoccupez plus. Je le connais bien.

– D'accord, fis-je d'un ton conciliant.

Il était déjà debout, s'appuyant lourdement des deux mains sur son bureau, signe que notre entrevue était terminée.

Quand on arrive à un certain âge, il faut accepter le fait que les gens se montrent constamment irrités par vous. Dans le passé, j'ignorais l'existence et la signification de certains gestes, comme acquiescer rapidement, fuir du regard, répéter « oui, oui » machinalement, telle une horloge. Ou bien encore vérifier sa montre ou se frotter le nez. Maintenant, je comprends bien ce petit manège qui, au fond, exprime une phrase toute simple : « Fiche-moi la paix, la vieille. » Il m'arrive parfois de me demander quel traitement on réserverait à un beau jeune homme qui dirait la même chose que moi. Ou à une jolie brunette bien roulée.

Le Commandant s'attendait sans doute à me voir bondir de ma chaise pour quitter précipitamment son bureau. Seulement, j'avais encore une information importante à lui communiquer.

– Cet homme enferme sa chienne dans sa resserre durant des jours entiers. Elle hurle et elle a froid, car la resserre n'est pas chauffée. Est-ce que la police pourrait s'occuper de son cas, lui retirer l'animal et le sanctionner de façon exemplaire ?

Il me dévisagea un moment sans piper mot, tant et si bien que le sentiment dont je l'avais soupçonné dès le début, et que j'avais qualifié de mépris, je le percevais à présent sur son visage, et ce de façon très distincte. Il fit la moue, laissant retomber les commissures de ses lèvres. Je voyais bien qu'il essayait de maîtriser cette expression malvenue. Il esquissa aussitôt un petit sourire forcé qui dévoila ses grosses dents, jaunies par le tabac.

– Cette affaire ne relève pas de la police, madame. Un chien est un chien. Et nous sommes à la campagne, voyez-vous. Vous vous attendiez à quoi ? Ici, les chiens sont dans des niches, ils sont attachés.

– J'informe la police du mal qui est fait. Où dois-je donc aller, sinon à la police ?

Il poussa un petit rire nerveux.

– Le mal, dites-vous? Eh bien, chez le curé peut-être! lança-t-il, content de sa plaisanterie, mais se rendant compte que je ne l'avais pas appréciée, il redevint sérieux : Il doit bien y avoir des organismes qui s'occupent de la protection des animaux, ou quelque chose dans le genre. Vous les trouverez dans l'annuaire. La SPA, voilà où vous devriez aller. Nous, on est la police des gens. Téléphonnez à Wrocław, ils ont sûrement une antenne.

– À Wrocław?! m'écriai-je. Vous ne pouvez pas me répondre ça! C'est tout à fait dans les compétences de la police municipale. Je connais la loi.

– Ah! s'exclama-t-il avec un sourire ironique. Ainsi vous allez me dire ce qui fait partie de mes compétences ou pas?

Dans ma tête, j'imaginai déjà nos armées respectives déployées sur une vaste plaine, prêtes à livrer combat.

– Oui, parfaitement, rétorquai-je, disposée à entamer un long discours.

Paniqué, il fixait sa montre tout en essayant maladroitement de maîtriser son aversion pour moi.

– Parfait, nous allons étudier cette affaire, déclara-t-il avec indifférence, et il se mit à ranger dans sa serviette les documents étalés sur son bureau. Il s'esquivait.

Décidément, je ne l'aimais vraiment pas. Je dirais même que je ressentais pour lui de la répugnance, aigre comme du vinaigre.

Il se leva d'un geste décidé, et je vis alors son ventre proéminent que la ceinture en cuir de son uniforme avait du mal à contenir. Honteux, prêt à se cacher n'importe où, ce ventre glissait vers un endroit aussi inconfortable que délaissé, c'est-à-dire vers les parties génitales. Les lacets de ses chaussures, qu'il avait dû enfile précipitamment, après les avoir retirées sous son bureau, étaient défaits.

– Puis-je vous demander votre date de naissance ?

Il s'arrêta, surpris.

– Et pour en faire quoi ? me demanda-t-il avec méfiance en me tenant la porte.

– J'établis des horoscopes. Si cela vous dit, je peux le faire pour vous.

Un sourire amusé passa sur son visage.

– Non, merci. Je ne suis pas intéressé par l'astrologie.

– Vous saurez ce qui vous attend dans la vie. Vous ne voulez pas, vraiment ?

Et le voilà qui lance soudain un regard complice au policier assis à l'accueil. Avec un sourire ironique, comme s'il participait à un jeu amusant, il m'a fourni toutes les données. Je les ai notées, lui ai dit merci et, tout en remettant ma capuche sur la tête, je me suis dirigée vers la sortie. Arrivée devant la porte, je les ai entendus pouffer de rire. J'ai entendu encore leurs mots méchants :

– Quelle folle à lier !

Le même soir, à la nuit tombée, le chien de Grand Pied s'était remis à aboyer. L'air était devenu bleu, tranchant comme un rasoir. La voix sourde de l'animal s'emplissait d'inquiétude. La mort rôde devant nos portes, ai-je pensé. Mais la mort rôde toujours devant nos portes, à toute heure du jour et de la nuit, ai-je ajouté. Discuter avec soi-même, c'est encore ce qu'il y a de mieux. Cela évite tout malentendu. Je me suis donc couchée sur le petit divan de la cuisine et je suis restée ainsi, incapable de faire autre chose que d'écouter ces hurlements déchirants. Quelques jours auparavant, je m'étais rendue chez Grand Pied avec une requête ; il ne m'avait même pas fait entrer, il m'avait juste dit que je n'avais pas à me mêler des affaires des autres. Ce tortionnaire avait encore laissé sa chienne dehors pendant plusieurs heures pour l'enfermer ensuite

dans le noir de son cachot où elle avait hurlé durant toute la nuit.

Allongée sur le petit divan de ma cuisine, j'avais beau essayer de penser à autre chose, je n'y arrivais pas. Je sentais les vibrations d'une énergie puissante infiltrer mes muscles; encore un peu et elle allait faire exploser mes jambes de l'intérieur.

J'avais sauté du divan, enfilé mes chaussures et ma veste, pris un marteau, une barre de fer et tous les outils qui m'étaient tombés sous la main. Peu après, je me tenais essoufflée devant la resserre de Grand Pied. Il n'était pas chez lui, la lumière était éteinte, aucune fumée ne sortait de sa cheminée. Il avait enfermé le chien avant de disparaître. Impossible de savoir s'il serait bientôt de retour. Et quand bien même il aurait été chez lui, j'aurais agi exactement pareil. Après plusieurs minutes d'un intense travail qui m'avait fait suer sang et eau, j'ai réussi à défoncer la porte en bois; les planches autour de la serrure ayant cédé, j'ai pu tirer le verrou. À l'intérieur, il faisait sombre et humide, de vieilles bicyclettes rouillées s'entassaient dans un coin, partout traînaient des bonbonnes en plastique et d'autres déchets. La chienne se tenait sur un amas de bois, attachée au mur par une corde. Ce qui sautait immédiatement aux yeux, c'était le tas d'excréments, elle devait faire ses besoins toujours au même endroit. Elle remuait mollement la queue, mal assurée. Me regardait de ses yeux embués, joyeusement. J'ai coupé la corde, je l'ai prise dans mes bras, et je suis rentrée à la maison avec elle.

Je ne savais pas encore vraiment ce que j'allais faire. Parfois, quand l'homme éprouve de la colère, tout lui semble évident et facile. La colère remet les choses en place, elle dévoile le monde dans un condensé d'une rare netteté. C'est dans la colère que l'on retrouve la

clarté de la perception, si difficile à atteindre dans d'autres états.

Après avoir posé la chienne sur le sol de ma cuisine, j'ai été surprise de constater combien elle était petite et menue. D'après ses jappements sinistres, on aurait pu s'attendre à une bête de la taille d'un épagneul au moins. Or c'était l'un de ces chiens d'ici qu'on appelle « laiderons des Sudètes », tant ils sont laids et disgracieux. Petits, ils ont des pattes maigrichonnes et souvent arquées, le pelage grisâtre, une nette tendance à grossir, mais surtout ils présentent des symptômes évidents de malocclusion dentaire. Bref, notre cantatrice nocturne ne péchait vraiment pas par sa beauté.

Inquiète, elle tremblait de partout. Elle avait bu un demi-litre de lait et son ventre était devenu rond comme un ballon, surtout que j'avais aussi partagé ma grosse tartine beurrée avec elle. Je n'attendais pas d'invité, aussi mon frigo était-il désespérément vide. Je lui parlais d'une voix apaisante pour lui expliquer le moindre de mes gestes, tandis qu'elle me suivait d'un regard interrogateur, peinant sans doute à comprendre un changement aussi radical de sa situation. Puis je me suis allongée sur mon divan, espérant lui suggérer ainsi de se trouver à son tour un endroit où se reposer. Pour finir, elle s'est endormie calée sous le radiateur. Ne voulant pas la laisser seule dans la cuisine durant la nuit, j'ai pris la décision de rester sur le divan.

J'ai dormi d'un sommeil agité. Les restes de mon exaspération de la veille devaient encore traîner dans mon corps, produisant toujours le même rêve : fourneaux chauffés à blanc, crachant du feu, chaufferies aux murs rougis de chaleur à n'en plus finir. Enfermées dans les foyers, les flammes demandaient leur libération avec un bruit fracassant, impatientes de se précipiter au-dehors, de s'emparer du monde et, dans une explosion colossale,

de tout transformer en cendres. Je pense que ces rêves peuvent être le résultat d'une fièvre nocturne directement liée à mes maux.

Je m'étais réveillée avant l'aube, il faisait encore noir. J'avais la nuque tout ankylosée pour avoir dormi dans une position inconfortable. La chienne se tenait à mon chevet et me fixait avec insistance en poussant de petits glapissements tristes. Percluse de douleurs, je me suis levée avec peine pour la laisser sortir : il fallait bien que tout le lait qu'elle avait bu trouve enfin une issue. Un souffle de vent froid et humide entra par la porte ouverte, il sentait la terre et la putréfaction – comme une tombe. La chienne se précipita dehors en sautillant, elle urina en levant sa patte arrière d'une drôle de façon, à croire qu'elle n'arrivait pas à se décider : était-elle un chien ou une chienne ? Puis elle me lança un regard affligé – droit dans les yeux, je peux le dire – et courut à toute allure vers la maison de Grand Pied.

C'est ainsi que la chienne avait regagné sa prison.

Elle avait pris la poudre d'escampette. Je l'appelais, l'appelais, furieuse de m'être fait avoir aussi facilement, impuissante face aux sombres mécanismes de l'esclavage. J'étais sur le point d'enfiler mes chaussures, mais la grisaille de cette matinée maussade m'avait effrayée. Le monde autour de moi était enveloppé d'une obscurité grise, froide et désagréable. Parfois, j'ai l'impression que nous vivons dans un tombeau, grand et spacieux, bâti pour pouvoir accueillir un grand nombre de personnes. La prison ne se trouve pas à l'extérieur, elle est à l'intérieur de chacun d'entre nous. Peut-être que nous ne pouvons plus vivre sans.

Quelques jours plus tard, avant les fortes chutes de neige, j'avais aperçu la Polonez de la police garée devant la maison de Grand Pied. Je dois reconnaître que la vue

du véhicule m'avait réjouie. Oui, j'avais éprouvé une sorte de satisfaction de savoir que la police s'était enfin rendue chez lui. Les deux patiences que je venais de faire avaient réussi. Je m'imaginai donc que les policiers allaient l'arrêter, le faire sortir menottes aux poignets, qu'ils allaient confisquer ses réserves de fils de fer et lui retirer sa scie (la possession de cet outil devrait être réglementée de la même façon que le port d'armes, car il cause d'énormes ravages aux végétaux). Mais la voiture était repartie sans Grand Pied. Le crépuscule était tombé soudainement, et il s'était remis à neiger. Enfermée de nouveau, la chienne avait hurlé toute la soirée. La première chose que j'avais remarquée, le lendemain matin, sur la blancheur immaculée, c'était les traces des pas chancelants de Grand Pied et la traînée jaune autour de mon épicéa argenté.

Voilà ce qui m'est revenu en mémoire dans la cuisine de Matoga. J'ai eu aussi une pensée pour mes Petites Filles.

Tout en écoutant mon récit, Matoga avait fait cuire des œufs à la coque qu'il était justement en train de nous servir dans des coquetiers en porcelaine.

– Je ne partage pas ta confiance envers les institutions, a-t-il déclaré. Il faut tout faire soi-même.

J'ignore ce qu'il avait à l'esprit.

## Lumière éternelle

*« Tout ce qui est né mortel  
Doit être consumé en terre. »*

Quand je suis revenue à la maison, il faisait déjà jour. Je devais être un peu étourdie car, de nouveau, j'avais l'impression d'entendre le trépignement des pas de mes Petites Filles sur le dallage de l'entrée, de voir leur regard hésitant, leur front plissé, leur sourire. Tout mon corps se préparait déjà au rituel de bienvenue, aux élans de tendresse.

Mais la maison était vide. Une blancheur froide filtrait à travers les fenêtres par vagues douces et l'immense étendue du plateau s'introduisait inexorablement dans mon intérieur. J'ai caché la tête de la biche dans mon garage où il faisait froid, puis j'ai remis du bois dans le poêle. Je me suis couchée tout habillée, et j'ai dormi comme une souche.

– Madame Janina Doucheyko.

Puis, de nouveau, un peu plus fort :

– Madame Janina...

Je fus réveillée par une voix venant de l'entrée. Une voix d'homme, grave et timide. Quelqu'un se trouvait là et m'appelait par mon prénom tant détesté. J'étais doublement furieuse : non seulement on ne me laissait pas dormir, mais on se permettait de m'appeler par ce prénom que j'abominais et que je n'acceptais pas. On me l'avait attribué par hasard et de manière irréfléchie. Voilà ce qui arrive quand l'être humain n'étudie pas la signification des mots, *a fortiori* les prénoms, et qu'il les emploie à la légère. J'ai toujours refusé qu'on m'appelle « Madame Janina ».

Je me suis donc levée et j'ai lissé mes vêtements, car ils n'étaient pas très frais (j'avais dormi avec plusieurs nuits d'affilée), puis j'ai regardé par la porte entrouverte. Dans l'entrée, au milieu d'une flaque de neige fondue, se tenaient deux gars du village. Ils étaient grands, costauds et moustachus. Ils avaient pu entrer parce que je n'avais pas verrouillé la porte ; ils semblaient d'ailleurs gênés de cette intrusion.

– On voulait vous demander de venir là-bas, dit l'un d'eux d'une grosse voix.

Ils souriaient, confus, et j'ai remarqué qu'ils avaient la même dentition. Je me souvenais d'eux, ils travaillaient à la coupe de bois. Parfois, je les croisais au magasin du village.

– J'en reviens juste, ai-je murmuré.

Ils m'ont expliqué que la police n'était pas encore arrivée et qu'ils attendaient le prêtre. Que les routes avaient été ensevelies sous la neige durant la nuit. Même la route vers Wrocław et la Tchéquie était impraticable, de longues files de camions s'étaient formées. Cependant les nouvelles allaient vite, aussi quelques amis du défunt étaient-ils venus à pied. Cela faisait plaisir d'entendre qu'il avait des amis. J'avais comme l'impression que les

adversités climatiques leur remontaient le moral. Après tout, mieux vaut se mesurer à une tempête de neige qu'à la mort.

Je marchais derrière eux. Nous avançons dans la neige blanche. Elle était toute fraîche et le soleil bas de l'hiver lui donnait des couleurs. Les deux hommes traçaient le chemin. Ils portaient des *walonki*, grosses chaussures montantes en caoutchouc dont la tige est en feutre – ici, c'était le seul élément de la mode masculine hivernale. De leurs larges semelles, ils me frayaient un passage.

Devant la maison, quelques hommes fumaient. Ils m'ont saluée timidement, le regard en coin. La mort d'un proche nous fait perdre notre belle assurance. Leurs visages affichaient la même expression : une gravité solennelle, mêlée de la tristesse d'usage. Ils se parlaient à voix basse. Une fois leur cigarette terminée, ils retournaient à l'intérieur.

Tous sans exception portaient la moustache. L'air lugubre, ils se pressaient autour du canapé avec le corps. La porte ne cessait de s'ouvrir, laissant entrer de nouvelles personnes et, avec elles, de la neige et l'odeur métallique du froid. C'était majoritairement d'anciens ouvriers du kolkhoze, désormais au chômage, qu'on engageait occasionnellement pour couper du bois dans la forêt. Certains d'entre eux partaient travailler en Angleterre, mais ils revenaient très vite, effrayés par le dépaysement. D'autres s'obstinaient à exploiter leurs petites fermes déficitaires qui ne se maintenaient que grâce aux subventions de l'Union européenne. Il n'y avait que des hommes ici. La pièce était chargée de leur souffle, il y avait dans l'air un mélange de relents d'alcool, de tabac et de vêtements humides. Ils jetaient des regards furtifs, intimidés, en direction du cadavre. Ça et là, on entendait des reniflements, mais impossible de savoir s'ils étaient dus au

froid ou si des larmes montaient vraiment aux yeux de ces grands gaillards et, ne trouvant pas d'autre issue, s'écoulaient par le nez. Matoga n'était pas présent, ni aucune de mes connaissances.

Un des hommes a sorti de sa poche une poignée de petites bougies plates et me les a tendues d'un geste si évident que je les ai prises mécaniquement, sans bien savoir ce que je devais en faire. Il m'a fallu un peu de temps pour comprendre son idée. Mais oui, bien sûr, il fallait disposer les bougies autour de la dépouille et les allumer; cela ferait solennel et grave. Peut-être leurs flammes permettraient-elles aux larmes de s'écouler librement et d'imbiber les grosses moustaches, nous apportant à tous du soulagement. Je me suis donc appliquée à installer les bougies et j'ai réalisé que certains avaient mal interprété mon empressement. Ils m'ont prise pour la maîtresse de cérémonie, la cheftaine de cette veillée funèbre, car à peine les flammes s'étaient-elles élevées qu'ils se sont tus en me fixant de leurs regards chagrins.

– Allez-y, commencez! m'a murmuré à l'oreille celui que j'avais l'impression d'avoir déjà vu quelque part.

Je ne comprenais pas.

– Commencez à chanter.

– Chanter quoi? ai-je demandé, de plus en plus inquiète. Je ne sais pas chanter.

– N'importe quoi. De préférence, le « Repos éternel ».

– Mais pourquoi moi?

Je commençais à perdre patience. C'est alors que l'homme qui se trouvait le plus près de moi déclara d'une voix ferme :

– Parce que vous êtes une femme.

Tiens donc! Voilà ce que cette journée me réservait. Je ne voyais aucun rapport entre mon sexe et le fait de chanter, mais le moment était mal choisi pour faire

obstacle à la tradition. « Repos éternel ». Ce chant, je l'avais entendu maintes fois aux enterrements, dans mon enfance ; adulte, j'avais cessé d'y aller. Mais les paroles, je ne me les rappelais plus. Cependant, il m'a suffi d'en fredonner le début pour qu'un chœur de voix graves se joigne aussitôt à ma petite voix frêle, créant une polyphonie hésitante : nous chantions faux, mais redoublions d'intensité à chaque refrain. Moi-même, je ressentais de l'apaisement, ma voix avait pris de l'assurance, et j'ai vite retrouvé les paroles, ô combien simples, sur la Lumière éternelle qui, comme nous le croyions, allait envelopper Grand Pied.

Nous avons ainsi chanté une bonne heure, en répétant toujours la même rengaine, si bien que les mots finirent par perdre toute signification, à l'image des galets dans la mer qui, brassés à l'infini par les vagues, deviennent ronds et se ressemblent comme deux grains de sable. À l'évidence, cela nous rassérénait ; le corps étendu devant nous semblait de plus en plus irréel, jusqu'à devenir le prétexte de cette réunion sur le plateau venteux de gens harassés par le travail. Nous chantions la lumière, invisible à nos yeux, mais que nous allions percevoir, une fois morts. Aujourd'hui, nous la voyions comme dans un miroir déformant, mais le jour viendrait où nous nous présenterions devant elle. Et elle nous envelopperait, car elle était notre mère à tous, nous en étions issus. Chacun de nous, Grand Pied y compris, portait en soi une particule infime de cette lumière. Tout bien réfléchi, la mort devrait plutôt nous réjouir. Voilà à quoi je pensais en chantant, même si je ne croyais pas à une distribution personnalisée de la Lumière éternelle. Dieu ne s'en occupera pas, ni aucun comptable céleste. Jamais une seule personne, surtout si elle est omnisciente, ne pourrait supporter tant de souffrances, me semble-t-il, elle s'effondrerait sous la pression de cette douleur, à moins de s'être

constitué des mécanismes d'autodéfense, à l'instar de l'homme. Seule une machine serait capable d'endurer tout le malheur du monde. Un mécanisme simple, efficace et juste. Mais si tout devait se faire de façon mécanique, nos prières ne servaient strictement à rien.

Lorsque je suis sortie devant la maison, j'ai vu que les hommes moustachus qui avaient appelé le prêtre étaient justement en train de l'accueillir. Le curé avait rencontré quelques problèmes sur la route, il avait été bloqué par les congères et il avait fallu utiliser un tracteur pour le conduire jusqu'ici. Père Froufrou (c'est ainsi que je l'appelais dans ma tête) secoua sa soutane et sauta du tracteur avec grâce. Sans regarder personne, il se dirigea vers la maison d'un pas rapide. Il est passé si près de moi que j'ai senti son parfum – un mélange d'eau de Cologne et de feu de cheminée.

J'ai aperçu Matoga qui semblait avoir pris les choses bien en main. Paré de sa peau de mouton défraîchie, tel un maître de cérémonie, il versait du café de son thermos chinois dans des gobelets en plastique qu'il distribuait à l'assemblée mortuaire. Nous restions donc dehors à savourer son café bien chaud et sucré.

Peu après, la police est arrivée. À vrai dire, elle était venue à pied, ayant été obligée d'abandonner le véhicule de service sur la route – il n'avait pas de pneus cloutés.

Ils étaient deux policiers en uniforme et un en civil, avec un long manteau noir. Avant même qu'ils n'atteignent le seuil de la maison, essoufflés, les chaussures enneigées, nous étions tous allés à leur rencontre. Une façon de manifester notre courtoisie et notre respect envers le pouvoir. Les deux agents en uniforme étaient secs et formels, ils réprimaient ainsi la colère suscitée par la neige, la longue marche et les circonstances de l'affaire. Après avoir secoué leurs chaussures pour les

débarrasser de la neige, ils disparurent dans la maison sans dire un mot, tandis que le type en manteau noir se dirigeait vers Matoga et moi.

– Eh bien, bonjour madame, salut papa.

Il avait bien dit : « Salut papa » à Matoga.

Je n’aurais jamais cru que Matoga puisse avoir un fils dans la police, vêtu d’un manteau aussi amusant, qui plus est.

Visiblement embarrassé, Matoga fit des présentations rapides, mais je n’ai pas pu retenir le nom officiel de Manteau Noir, car ils se sont tout de suite mis à l’écart. J’ai juste entendu le fils réprimander son père :

– Pour l’amour de Dieu, papa, pourquoi as-tu touché le corps ? Tu as pourtant vu des films ! Tout le monde sait qu’il ne faut jamais toucher le corps avant l’arrivée de la police, sous aucun prétexte.

Matoga se justifia mollement, comme si le fait de parler à son fils le privait de ses moyens. J’aurais plutôt pensé qu’une conversation avec son propre enfant allait lui redonner de l’assurance.

– Il n’était pas beau à voir, fiston. Tu aurais fait la même chose. Il s’était étouffé, il était tordu, recroquevillé, sale... C’était tout de même notre voisin, on ne voulait pas le laisser ainsi, à même le sol, comme un, comme un... Il cherchait ses mots.

– Un animal, précisai-je en m’approchant, car je supportais mal de voir Manteau Noir faire des remontrances à son père. Il s’est étranglé avec l’os d’une biche prise dans ses pièges de braconnier. Vengeance d’outre-tombe.

Manteau Noir me toisa du regard, avant de s’adresser de nouveau à son père :

– Papa, tu peux être accusé de faire obstacle à l’instruction. Et vous de même, madame.

– Non, mais tu plaisantes, c’est insensé ! C’est bien la peine d’avoir un fils procureur.

L'autre voulait terminer cette conversation gênante au plus vite.

– C'est bon, papa. Néanmoins, vous serez tous deux obligés de faire une déposition. Il se peut qu'on pratique une autopsie.

Ce disant, il donna une petite tape sur l'épaule de son père, d'un geste tendre, mais qui exprimait aussi la domination, une façon de dire : ça suffit, mon petit vieux, maintenant, c'est moi qui prends l'affaire en main.

Puis il disparut dans la maison du mort. Quant à moi, transie de froid, les cordes vocales complètement usées, je suis rentrée chez moi sans attendre de dénouement. J'en avais assez.

De ma fenêtre, j'ai vu arriver du village le chasse-neige, appelé ici le Biélorusse. C'est grâce à lui que le corbillard, un long véhicule sombre et bas, aux vitres obstruées par des rideaux noirs, a pu accéder en fin de journée à la maison du défunt. Y accéder seulement. Peu avant la tombée du jour, vers quatre heures, lorsque je suis sortie sur ma terrasse, j'ai aperçu une tache noire qui avançait sur la route – les moustachus étaient en train de gravir courageusement la côte en poussant le corbillard avec la dépouille de leur camarade qui s'en allait ainsi pour un très long repos dans la Lumière éternelle.

\*

D'habitude, ma télé reste allumée toute la journée, depuis le petit déjeuner. Elle m'apaise. Quand le brouillard hivernal est suspendu derrière la fenêtre et que l'aube se transforme imperceptiblement, en quelques heures à peine, en crépuscule, j'ai le sentiment d'être entourée de vide. J'ai beau regarder dehors, les vitres reflètent seulement l'intérieur de ma cuisine, le centre de l'univers, petit et encombré.

C'est pour cela, la télévision.

Je dispose d'un grand choix de programmes; la parabole, semblable à une bassine en émail, est un cadeau de Dyzio. Je capte plusieurs dizaines de chaînes, beaucoup trop pour moi. Avec dix, j'en aurais déjà trop. Et même avec deux également. À vrai dire, je ne regarde que la météo. Je suis tombée sur cette chaîne par hasard, ravie d'y trouver tout ce dont j'avais besoin. Tant et si bien que j'ai fini par égarer la télécommande.

Dès le matin, je suis donc accompagnée d'images de fronts atmosphériques, avec leurs belles courbes abstraites, bleues et rouges, étalées sur les cartes, et qui nous arrivent inexorablement de l'ouest, depuis la Tchéquie et l'Allemagne. Ils apportent l'air que vient de respirer Prague, et peut-être même Berlin. Venu de l'Atlantique, il a traversé l'Europe; on peut donc dire que cet air marin, nous le respirons ici, à la montagne. J'aime particulièrement regarder la carte des pressions atmosphériques, elles expliquent notre difficulté soudaine à sortir du lit ou une douleur au genou, et bien d'autres choses encore – comme une tristesse inattendue, par exemple, qui doit être de même nature qu'un front atmosphérique, une *figura serpentinata* dans l'atmosphère terrestre.

Je suis émue par les photos satellites et la courbure de la Terre. C'est donc vrai, nous vivons à la surface d'une sphère, exposés à la vue des planètes, jetés dans le grand vide où, après la Chute, la lumière s'est compactée en petites particules avant de rejaillir. C'est la stricte vérité. Il faudrait nous le rappeler tous les jours, car nous avons tendance à l'oublier. Nous avons l'impression d'être libres et d'obtenir au bout du compte le pardon de Dieu. Personnellement, ce n'est pas ce que je crois. Je pense que, transformés en frémissements de photons, nos actes iront dans le cosmos où les planètes les regarderont défiler comme un film, jusqu'à la fin du monde.

À l'heure du café, on présente généralement le bulletin météorologique pour les skieurs. Il montre l'univers rugueux des monts, pistes et vallées, avec leur enveloppe neigeuse ô combien capricieuse – la peau rêche de la terre n'est blanchie par la neige qu'à certains endroits. Au printemps, les skieurs cèdent la place aux allergiques, et l'image devient plus colorée. Des courbes douces déterminent les zones à risques. La couleur rouge indique les zones où la nature attaque le plus vigoureusement. Durant tout l'hiver, elle a attendu, endormie, pour frapper enfin les défenses immunitaires particulièrement fragiles de l'homme. Un jour viendra où elle aura notre peau. À l'approche du week-end apparaissent les prévisions pour le trafic, mais elles se limitent en réalité à quelques rares autoroutes. Cette répartition de la population humaine en trois groupes – skieurs, allergiques et conducteurs –, je la trouve très convaincante. C'est une typologie simple et claire. Les skieurs, ce sont les hédonistes. Ils se laissent glisser sur les pentes. Les conducteurs préfèrent tenir leur sort bien entre leurs mains, quitte à faire souffrir leur colonne vertébrale; après tout, la vie n'est pas simple. Les allergiques, enfin, sont toujours en guerre. À l'évidence, je suis une allergique.

Mon souhait, ce serait d'avoir encore une chaîne, consacrée celle-là aux astres et aux planètes : « TV Influences du Cosmos ». Ses programmes se composeraient essentiellement de cartes, montreraient les lignes d'influences et les champs d'impacts planétaires. « Mars pointe au-dessus de l'écliptique, chers téléspectateurs, il coupera dans la soirée la ligne d'influence de Pluton. Pensez à laisser votre voiture au garage ou dans un parking couvert, à ranger vos couteaux et à faire attention en descendant l'escalier de la cave; tant que cette planète traverse le signe du Cancer, nous vous conseillons d'éviter de prendre un bain et d'abandonner toutes vos querelles de famille »,

annoncerait une présentatrice svelte et éthérée. Ainsi saurions-nous pourquoi le train est arrivé en retard, pourquoi la petite Fiat du facteur est restée bloquée dans la neige, pourquoi la mayonnaise n'a pas pris et pourquoi notre mal de tête est parti tout seul, sans aucun cachet, aussi subitement qu'il était venu. Nous connaîtrions le meilleur moment pour se teindre les cheveux ou pour planifier un mariage.

Le soir, je regarde Vénus en observant avec attention les métamorphoses de cette belle Demoiselle. Je la préfère en astre vespéral, quand elle semble surgir de nulle part, comme par magie, avant de suivre le soleil dans sa trajectoire déclinante. L'étincelle de la Lumière éternelle. C'est à la tombée du jour que se produisent les choses les plus intéressantes, car alors les différences s'estompent. Je pourrais très bien vivre dans un crépuscule sans fin.